

voulaient tous avoir la plus belle princesse pour femme. Ici, l'oiseau d'or *félix* fait son trille, le plus beau qu'on ait jamais entendu. Ce trille voulait dire quelque chose que tous ont compris. Petit-Jean déclare: "Je ne veux pas tirer vengeance de mes frères; c'est une promesse que j'ai faite." Bien qu'il soit vieux, le roi ne dédaigne pas les belles princesses. Comme il est veuf, il ne refuse pas pour lui-même la plus âgée des princesses. Aux deux princes reviennent ses deux sœurs; et à Petit-Jean, la fille du grand sultan, la plus belle de toutes.

Petit-Jean ne tarda pas à avoir la couronne de son père. Il paraît que c'est là ce que l'oiseau d'or *félix* avait demandé, dans son trille.

87. LE RUBAN BLEU.¹

C'était une veuve qui n'avait qu'un petit garçon, Petit-Jean; pauvre comme la gale. Le petit garçon, âgé, je suppose, de quatorze ans, était *feluette*, maigre; il ne pesait pas trente livres.

Ils s'étaient bâti une petite maison à travers des gros *habitants* riches. Par pitié pour la veuve, les *habitants* lui faisaient filer de la laine, de la filasse, à l'année. Elle vivait donc *avec son rouette*; et si elle n'avait pas toujours ce qu'elle voulait avoir, elle se tirait toujours d'affaire.

Un jour qu'elle était *après* filer comme de coutume, il lui vint une idée. En tâtant un paquet de laine de trois ou quatre livres, qu'on lui avait donnée à filer, elle se dit: "Si j'en volais un peu ici et là, je vivrais mieux." Elle commença par prendre un demi-quarteron. D'une affaire à l'autre, elle vint à prendre un quarteron de tout le monde. [A la fin] elle prenait une demi-livre.

Les *habitants* se sont aperçus que la veuve les volait. Ils ont dit: "Oui? Tu nous voles? *D'abord que tu nous voles*, [nous allons] abandonner de te faire filer. Tu apprendras à mieux faire."

En perdant son gagne-pain, comme de raison, monsieur, *ça* été la misère *tu suite*² — elle n'avait pas d'*avances*. Elle dit à son petit garçon: "Il faut que tu quêtes." Il répond: "Je quêterai bien."

Le lendemain matin, elle lui donne un petit sac pour ramasser de la fleur,³ et une petite chaudière pour ramasser du beurre ou bien de la graisse. Avant de partir, il demande: "Comment *c'qu'on dit*?" Elle répond: "Tu demanderas la charité pour l'amour du bon Dieu." *Ça fait qu'il* part nu-pieds, nu-tête, et il arrive chez le premier voisin. Il demande la charité pour l'amour du bon Dieu. La femme le prend par le bras, ouvre la porte et le jette dehors en lui donnant un coup de pied au derrière. "Va, petit voleur de laine, pareil à ta mère."

¹ Raconté par Jean Bouchard, en juillet 1916, au village des Eboulements (Charlevoix). M. Bouchard naquit aux Eboulements, en 1855.

² Tout de suite.

³ Fleur de farine.

Pour piquer au plus court, il passe chez tous les *habitants*, dans le village, et il revint chez sa mère avec rien. Ils l'avaient tous reçu de la même manière. Sa mère dit: "Tu n'as pas été quêter?" — "Mais, il demande, c'est-*i* toujours de même quand on quête: un coup de pied au derrière, 'Va-t'en, petit voleur de laine, pareil à ta mère'?"

La bonne-femme comprend bien ce que ça veut dire. Elle dit: "Mon petit garçon, il faut *laisser* la place."

Le soir, elle prend un peu de fleur qui lui reste, le détrempe avec de l'eau, et en fait six galettes. Les galettes n'étaient pas bien bonnes.

Ils partent, monsieur, le lendemain matin. En partant, elle dit à son petit garçon: "Petit-Jean, on va faire une promesse avant de partir: C'est de ne pas prendre un [sou] ¹ à qui que ce soit." Il prennent la forêt et ils marchent.

Ça faisait trois jours qu'ils marchaient dans cette grand' forêt, comme ça, Petit-Jean par-devant, et la bonne-femme, par derrière. Tout à coup un bout de ruban bleu barre le chemin à Petit-Jean, à peu près d'un pouce de *large* et d'une brasse de *long*. Il part pour le ramasser. "Laisse-le là, lui dit sa mère, tu sais bien la promesse que nous avons faite avant de partir; de ne pas prendre un sou à qui que ce soit."

Il dit: "Oui, ma mère! mais vous savez bien que si je ne le ramasse pas, jamais on ne le retrouvera. Ça fait trois jours que nous marchons dans ce bois." — "N'importe! laisse-le, toujours." Petit-Jean lâche le ruban. Mais il avait le bout de ruban sur le cœur.

Quelques arpents plus loin, il dit: "Je ne sais pas ce qui me prend là. J'ai mal dans le corps, un affaire épouvantable! Marchez toujours. Je vous rattraperai bien." Fait semblant de se mettre dans une petite talle de branches. Dans un bois, on est *betôt* caché d'une personne. Quand sa mère ne le voit plus, il *revire de bord*, et revient à la course au bout de ruban. Arrivé au bout du ruban, il [se dés-habille] et se l'attache autour du corps. Dans ces forêts-là, il y a souvent du gros bois. Petit-Jean se trouve près d'un gros merisier qui aurait bien fait cinq cordes de bois, et dont les racines étaient levées pas moins de deux pieds de terre. En partant, en *dévirant*, Petit-Jean s'accroche *la grosse* orteil dans les racines, crac! renverse le merisier, monsieur! Il part à la course, rattrape sa mère. "Tu as été bien longtemps." — "Ah, il dit, je suis malade; je ne sais pas ce que j'ai. Dans mon corps, c'est une affaire épouvantable." Il prend *le* devant, comme de coutume, et il continue à marcher.

Devers trois heures, dans l'après-midi, ils arrivent dans un *bûché*, où le bois avait été coupé et où les *repoussons* sont [de] la hauteur de la poutre.² Petit-Jean dit à sa mère: "*On* n'est pas loin du monde,

¹ Bouchard dit "une *cent*" (angl.)

² Prononcé "*poudre*."

ici. *Ça' été bûché* il y a quelques années." Ils avancent encore un peu sur le bord d'une côte. *Dans* le pied de la côte, une petite maison. "Bien, il dit, voilà du monde. *On va* coucher là, à soir." *Ça fait* qu'ils descendent la côte, ils arrivent à la petite maison; cognent à la porte, rentrent. Ils aperçoivent, monsieur, un gros géant assis à la porte du poêle. "Bonjour, il dit, gros géant!" Le géant répond: "Bonjour!" — "Est-ce que nous ¹ pourrions coucher ici, à soir?" Le gros géant répond: "Ce n'est pas bien commode de coucher ici. *Tant qu'à* moi, il n'y a point de danger; mais j'ai deux garçons qui sont bien féroces. Dans tous les cas, c'est encore moi qui *est* le maître. Vous ferez ce que je vous dirai, et il y a une chance de vous garder. Vous allez souper de bonne heure. Mes garçons arrivent ici *au soleil couché*. Vous rentrerez dans cette chambre et vous coucherez dans ce lit. Il faudra que je couche au bord du lit pour vous garder." Après avoir soupé, *vers le soleil couché*, ils vont se mettre au lit; le vieux géant, lui, se place près de la porte de la chambre.

Au soleil couché, mes deux gars arrivent, monsieur, avec chacun une vache morte sur le dos. Ils [jettent] ça dans la place. "*Cou'don, poupa*, il y a quelque chose ici, à soir." — "Je crois qu'il y a quelque chose; mais ce n'est pas pour vous autres." — "Ah, ce n'est pas ça! il y a quelque chose ici, à soir." — "Mangez ce que vous avez apporté et allez vous coucher." Ils mangent donc à leur goût, montent en haut et ils se couchent.

Le lendemain matin, *au soleil levé*, mes deux gars partent encore pour la journée. Après leur départ, la bonne-femme se lève, le bon-homme et Petit-Jean aussi. La vieille fait le déjeuner.

Le géant est veuf, la bonne-femme est veuve. Le vieux aime encore les *criétures*, la bonne-femme aime encore les hommes. *Ça fait* qu'il la demande en mariage, dans la journée. La mère de Petit-Jean dit: "Oui!" Ils se marissent.

Après ça, il faut bien que les fils du géant endurent leur belle-mère, et leur frère, Petit-Jean. Comme Petit-Jean couche en haut dans la chambre voisine de celle des géants, une nuit, il les entend parler, mais sans pouvoir comprendre ce qu'ils disent. Se mettant à chercher dans la cloison, il trouve un trou de nœud. C'est là qu'il se colle l'oreille, pour écouter. Un géant dit à l'autre: "Demain, il faut aller jouer *de* la balle; il y a longtemps que nous n'avons pas joué." L'autre répond: "Oui, *on ira* jouer *de* la balle." Ils s'endorment là-dessus.

Mes gars se lèvent, le lendemain matin. Après le déjeuner, ils s'en vont jouer *de* la balle. Petit-Jean se lève et prend une bouchée *à la course*, en disant à sa mère: "Je m'en vas les voir jouer." — "Reste ici! tu irais te faire faire mal, là." — "Ah! je ne leur ferai pas de mal,

¹ *On* est le plus souvent employé à la place de *nous*, quand ce pronom joue le rôle de sujet.

quand même *que j'irai leur voir jouer de la balle.*" Le bonhomme dit: "Ma femme, raconte-moi donc ce qu'il dit là, ton petit garçon." — "Il voudrait aller voir tes garçons jouer de la balle." — "Laisse-le donc aller! Ils ne lui feront pas de mal." Petit-Jean demande à son beau-père: "Par où *c'qu'on* passe, pour y aller?" Il répond: "Prend le petit sentier;¹ ils sont là-bas, pas loin." Petit-Jean part, nu-pieds, nu-tête, et il arrive là où sont les géants.

Ils sont à cinq arpents l'un de l'autre, avec une petite balle de mille livres, qu'ils se frondent de l'un à l'autre, comme ça. A ce moment, c'est celui de là-bas qui a la balle. "Eh! il dit, regarde le petit ver de terre, qui est près de toi, là." Il lui fronde la balle, monsieur, comme s'il avait voulu le tuer. Mais mon Petit-Jean, caché derrière une souche, regarde venir la balle. Comme elle arrive, le croirez-vous? Petit-Jean *pogne* la balle, en disant: "Guette-la! je vas te l'envoyer *à ct'heure.*" Il l'envoie droit en l'air. La balle part *z z z!* en beuglant comme une scie-ronde. La voyant monter en l'air, les deux gars partent, mes amis, prennent le bois. "Eh, eh! dit Petit-Jean, où allez-vous? Venez jouer *de* la balle. Tu me l'as envoyée, je te la renvoie. Reviens donc!" Mais ils ne *dévirent* pas la tête seulement, prennent la forêt et le diable les emporte.

Petit-Jean part et s'en revient à la maison. Sa mère dit: "Tu n'as pas été longtemps." Il répond: "Ces deux innocents-là, en me voyant arriver, ils m'ont frondé leur balle. Je l'ai prise et je l'ai frondée à mon tour, mais je l'ai frondée mal, par exemple. Sortez sur la *galerie*; on l'entend encore beugler dans l'air." Le père et la mère sortent, et *z z z!* dans l'air, on l'entend encore beugler comme une scie-ronde. "*Cré Gieu!* dit le bonhomme, ton petit garçon est donc bien fort?" — "Mais, elle dit, un pauvre petit garçon de quatorze, quinze ans, qui ne pèse pas trente livres, qui est *feluette*. . ." — "Tu appelles ça pas fort, toi? Avoir tiré une balle de mille livres droit en l'air, et si fort que, cinq minutes après, elle beugle encore comme une scie-ronde . . .?" Le géant prend une peur terrible de Petit-Jean. Ça lui ôte de la façon, monsieur! Il ne mange quasiment plus. A sa femme, il dit: "J'ai une peur *du diable* de ton Petit-Jean. J'ai peur qu'il nous détruise." — "Ah! elle dit, es-tu fou?" — "Je ne suis pas fou. Avoir frondé une balle de même, *qu'on* l'entend encore beugler dans l'air, une heure après qu'il l'ait lancée. . . J'en ai une peur du diable! Si tu voulais dire comme moi, *en essaierait* de le détruire avant qu'il nous joue quelque mauvais tour." — "Ah bien! ça serait le reste, par exemple!" répond la mère. "Ah oui! je ne peux plus vivre, avec Petit-Jean ici." Elle demande: "Comment vas-tu t'y prendre, pour le détruire?" Il répond: "Demain matin, en te levant, plains-toi et dis que tu es bien malade. Je lui enverrai chercher des pommes dans

¹ Prononcé "*chantier.*"

un pommier *qu'il y a pas loin d'ici*, un pommier gardé par sept géants, les géants les plus forts de la terre, qui sont attachés à ses racines. Quand ils le verront arriver, ça ne leur prendra pas de temps, aux sept, à le manger."

De fait, à neuf heures, le lendemain matin, la mère n'est pas encore levée. Petit-Jean, à la porte du poêle, attend le déjeuner. Tout à coup il ouvre la porte de la chambre de sa mère, et il dit: "Qu'est-ce qu'il y a donc, ce matin, ma mère? Vous ne vous levez pas?" Elle répond: "Ah! pauvre petit garçon, je suis bien malade, à matin. C'est la mort qui vient, je pense." — "Qu'est-ce que vous avez?" — "Ah! je ne le sais pas." Petit-Jean se *devire* vers le géant: "Grand géant, il n'y a pas de remède pour ça?" — "Il y en aurait bien un. Si elle avait la pomme du pommier gardé par les sept géants, elle serait bien guérie." — "Pour où passe-t'on pour y arriver, à ce pommier?" — "Prends le petit sentier que voilà. Au bout de quelques minutes, tu y arriveras."

Petit-Jean part à la course, nu-pieds, nu-tête, *que* le diable l'emporte. Il arrive au pommier, qui couvre un arpent d'*embranchure*. Les pommes y sont grosses comme des bols à lait, rouges comme du feu. Il y en a au moins cinquante minots, dans l'arbre. Apercevant les sept géants, au pied du pommier; "Eh, eh! il dit, je suis venu chercher une pomme pour ma mère, qui est bien malade." — "Ah! mon petit ver de terre, que viens-tu faire ici?" — "Mon géant, il n'y a pas de redite avec moi." En disant ça, Petit-Jean lui met la main sur la tête et lui tord le cou. Saute à côté, arrache le pommier et se le [met] sur le dos. Le voilà partie, emportant le pommier sur son épaule, et traînant les géants qui y sont attachés.

En arrivant à la maison, il regarde aux géants. Plus de géants; il n'en reste plus que les têtes — leurs corps s'étaient perdus en chemin.

En regardant par le chassis, le bonhomme dit à sa vieille: "*Quand on pense!* le voilà avec le pommier sur le dos." Petit-Jean plante le pommier dans la cour, casse une pomme, l'apporte à sa mère. "Tiens, maman, voici une pomme." Dans deux minutes, la bonne-femme est bien.

Mais ça ne ramène pas le bonhomme, ça, monsieur! Il ne peut plus regarder Petit-Jean, il en a perdu l'appétit; il se meurt de peur. "Tiens! il dit à sa vieille, demain matin, tu vas encore faire la malade et, bien chétive, tu ne te lèveras pas. J'enverrai le petit garçon dans la forêt où il y a deux licornes.¹ Le roi y a envoyé des armées autant comme autant pour les détruire, mais elles n'ont jamais pu leur faire perdre un poil de sur le corps. Elles ont une corne de trois pieds dans le front, et elles rouvrent la gueule assez pour dévorer un homme tout grand et debout. Tu peux bien croire que quand Petit-Jean se

¹ Prononcé *licornes*.

montrera à elles, elles le traverseront *de travers en travers* avec leur corne; et nous en serons débarrassés.”

Le lendemain matin, Petit-Jean est encore à la porte du poêle, qui attend le déjeuner. A neuf heures, pas encore de mère. Rouvre la porte de sa chambre: “Voyons, maman, à matin, vous ne vous levez pas?” — “Ah! mon *pau'ptit* garçon, aujourd'hui, je ne verrai pas coucher le soleil; je vas mourir.” Il dit: “Vous ne mangez donc pas de pommes?” — “J'en mange bien encore, mais ça ne me fait plus rien.”

Il se *devire devers* son beau-père; il dit: “Il n'y a donc plus de remède pour ça?” Le géant répond: “S'il elle avait du lait de deux vaches qu'il y a dans la forêt, elle serait guérie.” — “Bien, il répond, je vas y aller. Par où faut-il passer?”¹ — “Prends ce petit sentier-là et marche. Va-t'en dans la forêt. Quand tu seras contre un tel arbre, monte sur la racine. Appelle les vaches, et elles vont venir.”

Ça fait que il part à la course dans le petit sentier, avec sa petite chaudière, et file. Arrivé près de l'arbre qu'on lui avait dépeint, monte sur la racine et se met à appeler les vaches. Voilà tout d'un coup, monsieur, un tremblement de terre. “*Acré gieu!* il dit, ce que c'est ça?” Les vaches, ça venait en abattant deux perches de bois [de largeur], chaque *bord* d'elles, la gueule ouverte pour avaler un homme tout droit debout. Leurs yeux étaient comme du feu. “La la! il dit, ces maudites vaches-là n'ont jamais vu de monde, donc?” Une vache arrive; il la prend par les cornes, l'écrase à genoux. Elle a beuglé, monsieur! Et l'autre vache, qui est sept fois plus forte, approche. Voilà encore un autre tremblement de terre. Petit-Jean dit: “Je suppose qu'en voilà une autre.” Il regarde. L'autre approchait en abattant une demi-arpent d'arbres chaque *bord* d'elle. [En montant la voix,] Petit-Jean dit: “La la la! *ce que c'est ça?* Ces maudites vaches-là n'ont jamais vu de monde, donc?” Il la prend par les cornes, l'écrase à genoux. “Si je les lâche, elles vont [se sauver] . . . Il les *vire* comme ça, tête à tête, ensemble, il leur pique les cornes *de travers en travers* dans la tête, et il rive une corne *sur* un sens et l'autre *sur* l'autre. “Ah, ah! il dit, de même vous êtes bien attachées.” *Tire* les vaches, sa chaudière bien pleine de lait. Il n'avait pas de misère à les *tirer*; elles avaient le *paire* gros. Il y avait longtemps qu'elles n'avaient pas été *tirées*.

En partant, il laisse les vaches attachées. “Je crois bien que je vas vous laisser de même, en cas que j'aie encore besoin de vous autres.” Prend le petit sentier et s'en revient à la maison.

En s'en revenant à travers le bois, il aperçoit *comme* un vieille bâtisse, qui avait la mousse longue comme le doigt. “Qu'est-ce que c'est, cette vieille bâtisse-là? Je crois bien que c'est une cabane à *sucré*.” Il ne *faussait* pas son chemin pour y aller, dans tous les cas.

¹ Texte: “Par où c'est *c(e)* qu'on passe?”

[Quand il arrive à la maison,] le bonhomme, dans le chassis, le regardait venir. “Le voilà et *quand on pense qu’il a tiré* les licornes; sa chaudière est pleine de lait.” Petit-Jean dit à sa mère: “Maman, buvez du lait!” La bonne-femme prend du lait. La voilà bien.

Ça ne ramène pas le géant, ça, monsieur! Le voilà qui ne mange pas, boit pas, fume pas. Tout est arrêté *sur lui*. Petit-Jean lui dit: “Pourquoi donc ne m’avez-vous pas donné une *amarre* pour les attacher? Elles étaient farouches.” Le géant répond: “Elles n’avaient pas coutume d’être farouches comme ça.” — “Mais, [ajoute Petit-Jean,] en m’en venant dans le bois, j’ai vu *la manière d’une* vieille bâtisse. Qu’est-ce qu’il y a dedans, donc?” — “C’est un vieux garçon, un ami.” Petit-Jean: “Ah bien! il faut que j’aïlle lui rendre une visite, le chercher, le voir.”

Il part et s’en va dans la vieille maison. Après qu’il est parti, le bonhomme dit: “S’il entre là, il n’en sortira plus. C’est le Croupion-de-l’univers qui y reste. Mais il ne sera jamais capable d’y entrer.”

Petit-Jean arrive à la porte, une porte en fer de douze pieds de *haut*, six pieds de *large*, six pouces d’*épais*, [ayant] des gonds de quatre pouces avec une *not*,¹ en dehors, de six pouces. Il y avait trois pièces dans la porte, et la serrure était d’au moins quatre pieds carrés. Le mur de la maison était de quatre pieds d’*épais*. Rien qu’une seule pierre faisait le pan d’en avant. Le marteau [de la porte] avait été remonté *avec* un engin.

Petit-Jean prend le marteau, [le fait tomber,] et attend *une secousse*. Rien. Prend le marteau pour la deuxième fois [et le fait tomber;] met l’oreille dans le trou de la serrure et commence à écouter. Rien. Prend le marteau pour la troisième fois. Il cogne au marteau. Le marteau entre d’un demi-pouce par coup dans le fer. Se met l’oreille dans le trou, pour écouter. Rien. Il se met la bouche au trou de la serrure et il crie: “Si tu ne viens pas m’ouvrir, je vas défoncer.” Rien.

Il se recule à peu près de quinze pieds et il [se lance] les deux talons dans la porte, arrache les trois gonds, monsieur! qui étaient pris dans les murs de pierre. La porte s’en va voler *dans* l’autre pan de la maison. Petit-Jean entre. Dans la cuisine, *ce qu’il aperçoit?* Un gros géant qui est assis contre sa table. Quand le géant le voit, il se lève pour l’avalier tout de suite, dans une bouchée. Mais il *prend ses sens* [à la pensée que] pour défoncer une porte semblable, ça ne prend pas rien qu’un enfant d’école. Il se *rassit*.

Petit-Jean demande: “Pourquoi n’es-tu pas venu m’ouvrir la porte?” — “Je ne t’ai pas entendu frapper.” — “Tu m’as bien entendu; j’ai frappé assez fort. Mais je l’ai défoncé *itou*.” Le géant dit: “Viens toujours ici.” Ils *s’assistent* chacun de chaque côté de la table — une grosse table en fer. Mon gros géant part et il s’en

¹ Angl. *nut*.

va chercher un gros flacon de *djin* avec une boîte de cigares. Prennent un coup, fument un cigare.

Petit-Jean dit: "Gros géant, *on* tirerait bien un coup de poignet, tous les deux?" Le géant répond: "Oui! du poignet, c'est dans mon jeu." — "Mais, dit Petit-Jean, prends garde à toi de me faire mal, toi, le Croupion-de-l'univers, moi qui ne pèse pas cinquante livres; prends garde à toi de me faire mal!" Les voilà, chaque bord de la table, qui se prennent la main. Petit-Jean dit: "Tire, gros géant!" — "Bien! il dit, je ne sais pas . . . , je tire, mais je ne suis pas capable de te renverser. Je ne comprends pas comment tu as la main faite, toi. J'ai tiré avec bien du monde, et personne n'a résisté avec moi. . . Mais toi, je ne suis pas capable de te *grouiller* la main." Petit-Jean répond: "Tu dis ça pour me faire un *coup de cochon* et me frapper la main après la table." — "Non, non, je suis empêtré." — "Puisque c'est comme ça, dit Petit-Jean, je vas te montrer comment on tire au poignet, moi." Petit-Jean [donne] un coup, amène la main du géant sur la table. Voilà la main coupée ici, au poignet. . . Petit-Jean prend la main coupée et la jette contre le mur. Le géant dit: "Petit-Jean, tu me fais mal!" Prennent encore un coup, fument un cigare. "Tiens, dit Petit-Jean, *on* tirerait bien encore *du* poignet." — "Tu m'as fait mal; je ne tire plus." — "Mais tu as encore une bonne patte, la patte gauche." Le gros géant n'aime pas à tirer. Toujours qu'ils se prennent la main gauche. Petit-Jean répète: "Prends garde à toi! ne me fais pas de *coup de cochon*, cette fois-ci." Le géant dit: "C'est curieux, je ne suis pas capable de te *grouiller de* sur la table. Je ne comprends pas comment tu as la main faite." — "Je vas te montrer comment on tire." [Donne] encore un coup, ramène la main sur la table, la coupe au poignet et la jette contre le mur. Le géant va pour lui donner un coup de pied. En disant: "Mon gros maudit, tu vas sortir d'ici!" Petit-Jean *prend* une main par-dessus la *fourche* du cou du géant et l'autre dans le *fourchon*; il vous *l'adresse* à travers le chassis grillé de barres de fer, et il lui fait faire un trou bien rond dans la grille. Par en dehors, le géant pique la tête dans une butte de terre; la terre remonte cent pieds en l'air. Il va sans dire qu'après ça, monsieur, il n'en restait pas beaucoup, du géant; il était devenu gros comme mon poing; il n'y en avait plus; il était tout usé.

Petit-Jean dit: "*A'ct'heure*, il doit y avoir quelque chose dans cette maison-là." C'était bien plus grand qu'il ne le croyait, un château, ni plus, ni moins. Il se met à parcourir les chambres. Dans une chambre, il y avait une princesse. "Ah! mon petit jeune homme, *ou c'que tu d'viens?* Es-tu du ciel ou de la terre?" Petit-Jean répond: "Ne faites donc pas la simple! En avez-vous bien vu du ciel, depuis que vous êtes ici?" — "Je n'en ai vu ni du ciel ni de la terre. Par

où es-tu entré?” Il répond: “La porte est bien assez grande pour moi.” — “Mais, tu n’as pas vu le gars, à la table?” — “Ah! il dit, oui! Il voulait bien que je fume avec lui, que je prenne un coup, et qu’on tire du poignet. . . Venez donc avec nous autres.” — “Ah! elle répond, s’il nous voyait ici, tous les deux ensemble, il nous avalerait d’une bouchée.” — “Ah! répond Petit-Jean, il n’y a pas de danger. Sortez voir, sortez, sortez!” Il la prend par la main et il l’amène dans la cuisine. “Tiens! il dit, regardez ses deux grosses pattes de devant, qui sont plaquées après le mur. Regardez le trou dans le chassis, par où il a passé. On en est bien débarrassé.”

La princesse, que le géant avait volée, était bien contente d’être délivrée. “A’ct’heure que tu m’as délivrée, Petit-Jean, elle dit, je n’en [épouserai] jamais d’autre que toi.” — “Ah! belle princesse, me marier à’ct’heure, moi, un pau’ petit jeune homme qui n’a pas encore quinze ans? Je ne fais rien que commencer ma jeunesse. Il ne faut pas me marier encore. . . . Vous allez vous en aller chez vous; et j’irai vous [épouser] dans un an d’ici.” Mais elle ne veut pas entendre parler de ça; elle veut se marier tout de suite. Mais Petit-Jean refuse: “Vous n’avez pas besoin d’essayer de bien des paroles. Vous allez vous en retourner chez vous, et j’irai vous épouser dans un an d’ici.”

Ça fait qu’ils se sont embrassés et ils se sont virés dos à dos. Elle s’est en allée chez ses parents, et lui, chez son beau-père.

En arrivant chez eux, Petit-Jean dit à son beau-père: “C’est un vieux garçon d’une belle façon. Je vous dis que j’ai été reçu, là! Il m’a fait fumer des cigares, boire du *djin*. J’étais bien, là! Il m’a invité d’y aller tous les jours.”

Le bonhomme n’en revenait pas. Le soir, après qu’il est couché, il dit à sa vieille: “Tiens! ton petit garçon, il a une force pas naturelle chez lui. . . . Demain, je vas partir pour la journée. Quand tu seras toute seule avec lui, tu lui demanderas ce qu’il a, pourquoi il est si fort. Tu es sa mère; il va te le dire.”

Le lendemain matin, le bonhomme part pour la journée, et la vieille reste seule avec son petit garçon. Pendant que sa mère lave la vaisselle et *balie* la place, Petit-Jean reste assis devant le poêle, fumant sa pipe. “Tu es toujours bien fort!” dit la vieille. “Tiens, tiens, tiens! répond Petit-Jean. . . . Continuez à *balier* votre place.” — “Tu peux toujours bien me dire pourquoi tu es si fort; je suis ta mère, et je ne te déclarerai pas.” — “*Baliez, baliez* votre place! Vous n’avez pas besoin de le savoir.” — “Tu peux toujours bien me le dire; il n’y a pas de danger. Ne crains pas!” — “Vieille tannante! il dit; vous savez bien, quand nous sommes venus, dans la forêt, . . . le bout de ruban bleu dans le sentier? . . . C’est ce bout de ruban-là, que j’ai autour du corps, qui me donne toute ma force.” — “Ah! répond sa mère, tu peux *ben crère* que tu le garderas *ben*, si tu veux.”

La journée se dépense, monsieur! Le soir, le vieux géant arrive. Après souper, la veillée n'est pas longue. Le géant a hâte de se coucher pour avoir des nouvelles. "Lui as-tu demandé ce qu'il a?" Elle répond: "Oui!" — "Qu'est-ce qu'il a?" — "Quand nous venions dans la forêt, il a trouvé un beau petit ruban bleu. Il se l'est mis autour du corps." — "Ah! il dit, oui? . . . S'il a ce bout de ruban-là autour du corps, *il y a garde* d'être fort. Nous l'avons cherché deux ans 'de temps,' ce ruban-là, moi et mes garçons, et nous n'avons jamais pu le trouver."

Ça fait que la vieille s'endort; mais le bonhomme, lui, il ne s'endort pas. *Devers* minuit, quand il voit que Petit-Jean est bien endormi, il se lève, et il s'en va dans sa chambre. Il *décache* Petit-Jean, prend le ruban par le bout, arrache le ruban d'autour de son corps, l'attache autour de lui-même, et il s'en va se coucher.

Le lendemain matin, mon gros géant se lève et il s'en va rouvrir la porte au petit garçon. "Petit-Jean, il dit, lève-toi, à matin." Petit-Jean se réveille, saute *'aut en bas* du lit, écrase sur ses jambes. "Ah! il pense, j'ai été trahi!" Met la main à ses hanches; le bout du ruban est parti. "Mets ta calotte et viens ici!" dit le géant. Petit-Jean met sa calotte et va trouver son beau-père, qui le prend *par-dessus* la *fourche* du cou. Au-dessus de la porte, il y a un *parçoué*. Prend le perçoir et le passe par les deux yeux du petit garçon. Ouvrant la porte, il l'envoie. "Prends le chemin, *à ct'heure*; va-t'en!"

Petit-Jean prend le chemin et s'en va. Il n'est pas fier; il n'a plus son bout de ruban; il a les deux yeux crevés. . .

Mais son dessein, par exemple, c'est de gagner chez la princesse qu'il a délivrée. Ce n'est pas bien 'commode;' il ne voit pas clair. Le voilà *crampé* . . . Mais avec une langue on va à Rome. S'il ne voit pas clair, il parle.

Ça lui prend un an, monsieur, pour arriver chez le roi, le père de la princesse. On lui dit que la princesse doit se marier le lendemain. Tout déguenillé, les cheveux lui descendant sur le dos, la barbe longue, nu-pieds, il demande de rester, la nuit, au château du roi.

Il y a là des servantes *en masse*, et des cuisiniers qui préparent les noces, pour le lendemain. Petit-Jean s'assied contre le poêle et il commence à conter des histoires, toutes les histoires de force qu'il avait *fait* dans sa vie. Les autres écoutaient et trouvaient ça drôle. Pendant ce temps-là, on avait entassé les pâtisseries dans le poêle et on avait chauffé un peu fort, pour écouter les histoires.

Une servante dit: "Ces pâtisseries-là ont cuit un peu fort; elles ne sont pas *servables* sur la table. Je vas aller chercher la princesse." La princesse, elle, était dans la chambre d'en haut avec son prince. La servante cogne à la porte. "Qu'est-ce qu'il y a?" demande la princesse. "On a laissé chauffer une *façon* de pâtisserie un peu fort.

Descendez donc voir si elles sont *mettables* sur la table. . . C'est à cause d'un jeune homme tout déguenillé, qui ne voit pas clair et qui nous conte des histoires de force." Toutes ces histoires-là, la princesse les savait. Elle comprend. En se *dévirant* vers son prince, elle dit: "Vous allez m'excuser, il faut que j'aïlle en bas."

En arrivant à la cuisine, elle reconnaît Petit-Jean tout de suite; elle le prend par le bras et elle l'amène dans une chambre. Elle lui coupe les cheveux; elle lui fait la barbe, elle le lave comme il faut, et elle lui fait mettre un habit de prince. Le prenant *par-dessous* le bras, elle le conduit devant son père, le roi. "Mon père, c'est lui qui m'a délivrée, et c'est à lui que je me marie, aujourd'hui." Tout en colère, le roi répond: "Ah! si c'est ça que tu choisis, tu peux prendre le chemin et t'en aller quand tu voudras."

La belle princesse prend Petit-Jean par le bras et s'en va, en dehors de la ville, le long du chemin, avec lui. Pour dîner, ils entrent dans une petite maison, où ils sont bien reçus.

Après avoir marché toute la journée, ils soupent et ils couchent ailleurs, plus loin, dans la campagne.

Le lendemain, ils repartent. Assis sur le bord du chemin, ils se mettent à regarder les vaches, dans un clos. Une des vaches, à travers les autres, se frappait aux souches ou montait sur les tas de roche qui se trouvaient devant elle. Elle ne voyait pas clair. Le clos *pendait* et, dans le bas, il y avait des trous d'eau. La princesse dit à Petit-Jean: "Ne *grouille* pas; attends-moi ici." Elle passe la clôture et elle s'en va mettre la main sur le dos de la vache. La vache a peur, monsieur! elle prend le *descendant* au galop, se lance dans le [marais] et, en tombant, s'enfonce la tête dans un trou d'eau. Elle finit par s'arracher comme elle peut, de là. Mais il y avait du changement. Elle *paraît*¹ les souches et les tas de roches. Elle voyait clair.

La princesse se dit: "C'est une chose bien curieuse. Cette vache-là était [aveugle] pourtant. Elle se frappait partout, elle allait se jeter dans les trous d'eau; et voilà qu'elle voit clair comme les autres, *à ct'heure*." Elle vient trouver Petit-Jean: "Petit-Jean, elle dit, je viens d'apprendre une chose surprenante, là." — "Tiens, qu'est-ce que tu as vu?" — "Qu'est-ce que j'ai vu? J'ai vu une vache [aveugle]. Quand je lui ai mis la main sur la croupe, elle a pris l'épouvante, de peur, et elle est allée tomber dans un trou d'eau, au bas du clos. Depuis qu'elle est sortie de là, elle voit clair comme les autres." — "Ah! dit Petit-Jean, vous regrettez d'avoir choisi un aveugle comme moi, et vous voulez me noyer!" — "Non, non, elle dit, viens! Je vas te plonger la tête dans le même trou d'eau; c'est peut-être de l'eau qui rend la vue. Et tu verras." Le prenant *par-dessous* le bras, elle saute la clôture. Rendue à la source, elle lui sauce la tête dans l'eau.

¹ Éviter.

Petit-Jean sort de là avec ses deux yeux comme vous et moi. C'était de l'eau pas ordinaire, de l'eau qui rend la vue. Imaginez-vous comme ils sont contents, l'un et l'autre!

La princesse dit: "*A'ct'heure*, je ne peux pas me promener bien longtemps de même avec toi. Il n'y a pas d'autre chose à faire; il faut se marier tout de suite." — "Se marier? répond Petit-Jean; non, pas encore! J'ai un voyage important à faire avant de me marier. Retournez chez vos parents; ils seront bien contents de vous recevoir. Si mon voyage prend un an, s'il prend deux ans, s'il prend trois, attendez-moi. Mon voyage fait, je reviendrai pour vous épouser." Elle ne veut pas en entendre parler. Elle pleure, elle s'arrache les cheveux. Mais Petit-Jean répète: "C'est inutile, je ne me marie pas avant d'avoir fait mon voyage." Voilà la princesse consentante; il le fallait bien. Ils se souhaitent le bonjour.

La princesse s'en retourne chez ses parents et Petit-Jean gagne chez son beau-père, le géant.

Arrivé, Petit-Jean approche par en arrière de la maison, pendant que le bonhomme et sa femme jardinent en avant de la maison. Regarde par le chassis, dans la cuisine; aperçoit son bout de ruban bleu sur la perche. La porte est fermée *en clef*, le chassis est couvert de barres de fer. Pas moyen d'entrer. "Si je vas en avant, ils vont m'apercevoir, ils vont me tuer. Comment faire? Si j'avais une pioche, il se dit, je pourrais faire un trou pour entrer dans la cave. Un coup dans la cave, il n'y a *pas de soin!*" Cherche partout en arrière de la maison, ne trouve rien, seulement qu'un bout de bois franc d'un pied de long.

Il prend ça, monsieur, et il se met à piquer sous le *solage*. Pique, pique, arrache la terre avec ses mains. D'un côté, il n'y a rien d'impossible! Il vient à bout de se faire un trou; il se fourre dans la cave. Là, il ouvre la trappe, monte dans la cuisine, prend son bout de ruban, se l'attache autour du corps.

La première question, c'est une claque dans la porte. Les clous passent en sifflant entre le bonhomme et la bonne-femme. Ils se *redevirent*. Ce qu'ils aperçoivent? Petit-Jean, dans la maison. "Ah! ma bonne-femme, Petit-Jean est dans la maison. La ruban qui était sur la perche, tu peux bien croire qu'il l'a."

"Viens ici, bonhomme! dit Petit-Jean, avance!" Voilà le bonhomme en chemin; il faisait un pas et il en reculait trois. "Avance, mon vieux, avance!" Il avance. Il se jette à ses genoux et il lui demande excuse. "Il n'y a pas d'excuse, il n'y a rien! Le perçoir est là, bonhomme; tu vas voir comment on se sent quand on a les yeux crevés." Prenant le bonhomme par les épaules, il lui passe le perçoir par les deux yeux. Il *prend* une *main par sur la fourche* du cou et une main *par* dans la *fourche*, et puis il vous le *retrousse*, mon-

sieur! En partant le géant passe à travers une butte de terre; la butte de terre monte cinquante pieds en l'air. Quand le géant a arrêté en l'air, il n'en restait plus rien. C'était le tour de sa mère. . . (Nous omettons ici un passage, pour ne pas offenser le lecteur.)

Après avoir réglé ses comptes avec sa mère et son beau-père, il est parti. C'était pour aller chez le roi, épouser la princesse.

Je voulais aller aux noces, mais ils ne m'ont pas invité. J'ai demandé à Petit-Jean de me donner son ruban bleu, mais je vous en [donne ma parole], monsieur, il a encore le ruban autour du corps et il n'est pas près d'en faire cadeau à personne.

88. LES BOSSUS.¹

Il y avait, une fois, un homme et une femme. L'homme, un bossu, était jaloux comme un *betsi*.²

Tous les jours, il se *grèyait* un voyage de chaussures dans sa voiture, pour aller les vendre dans les paroisses. Bien des fois, il n'était que trois où quatre heures en voyage, et il s'en revenait quand la jalousie le prenait.

Un bon matin, il dit à sa femme: "A matin, je pars, et je te répons que je ne reviendrai pas avant demain *au soir*." Sa femme dit: "Tu feras bien comme de coutume; quand ta *jalouserie* te reprendra, tu reviendras à la course." — "Ne crains pas, ma femme! je te répons que je ne reviendrai pas avant demain *au soir*."

Pendant qu'il est parti, monsieur, *ce qui ressoud* à la maison de la femme? Trois bossus, bossus comme son mari, bossus devant, bossus derrière, bossus au mitan, bossus dans le dos; enfin ça n'était qu'une bosse — comme son mari. La femme dit: "Mes pauvres enfants, c'est terrible comme vous êtes bossus comme mon mari!" Les bossus demandent à déjeuner à la femme. Elle répond: "Oui, je vas vous donner à déjeuner."

Quand ils sont à déjeuner à table, elle voit son mari que revenait à *pique* de cheval. Elle dit: "Vous êtes morts, mes amis! voilà mon mari; et c'est certain qu'il va tous vous tuer." Elle avait un grand coffre du temps passé, de six pieds de long et ça de haut.³ Elle *fout* les trois bossus dans le coffre. Mais ça prend de l'*arse*, et, pour fermer le coffre et *virer* les clefs elle est obligée de monter dessus à deux pieds.

Son mari arrive. Ce n'est pas un homme, c'est un diable. Il

¹ Conté par Marcel Tremblay, surnommé "Poisson," à Saint-Joseph (Eboulements, Charlevoix), en juillet 1916. Marcel Tremblay, né en 1840, est dépourvu d'instruction; il a demeuré pendant une assez longue période dans les centres manufacturiers de la Nouvelle-Angleterre.

² Pour Bec-en-scie, oiseau. Edmond Tremblay, fils, nous expliqua que "le *betsi* est un oiseau gros à peu près comme une pie, jaloux de tous les autres oiseaux."

³ Un geste indiquait ici la hauteur.